

Isabelle Minière

La première marche



le dilettante

Extrait de la publication

Isabelle Minière

La Première Marche

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Atelier Civard

© le dilettante, 2007

ISBN 978-2-84263-376-9

Pour mes enfants

*Juste un regard
Facile à faire
Un peu plus d'amour que d'ordinaire
(...)
Les mots qu'on reçoit
C'est comme des parfums qu'on respire
Il faudra leur dire
Facile à faire
Un peu plus d'amour que d'ordinaire*

Francis Cabrel,
Il faudra leur dire

1. *La photographie*

La petite s'assied sur la première marche de l'escalier. Elle tient quelque chose dans ses mains ; elle dispose cette chose-là sur ses genoux, avec le plus grand soin. C'est pour mieux la regarder ; pour mieux l'admirer. Et ne surtout pas l'abîmer.

C'est une photographie magnifique, un trésor...

Le sourire de sa mère resplendit, éblouissant. Il rayonne. C'est comme un soleil de plein été, qui vous réchauffe le corps tout entier, vous caresse de toute sa lumière, vous éclaire... Et tout devient doux.

Sur la photo, en noir en blanc, sa mère sourit d'une façon si prenante, si lumineuse... L'impression est saisissante : cette femme-là est contente d'être vivante ; son sourire éclabousse. On dirait une princesse

qui rencontre le Prince Charmant. Elle est divine, irrésistible.

La petite est fière de sa mère : elle est si belle, et son sourire si réjouissant...

D'un geste délicat, elle effleure la photo, la caresse du bout du doigt, un peu, à peine...

Puis... Puis elle ose : avec infiniment de précautions, elle embrasse la photo, tout en douceur, tout en lenteur. Et l'embrasse encore. Et encore...

C'est comme si la femme photographiée, qui sourit toujours, lumineuse toujours, approuvait ces baisers, les savourait. Si bien qu'à la fin, juste retour des choses, la femme de la photo demande que ce soit son tour; elle le demande à sa façon, toujours la même, enjouée, radieuse : c'est son tour d'embrasser.

Alors la petite incline la tête, tend la joue, y dépose la photo, juste un instant, le temps d'un baiser; puis c'est le tour de l'autre joue. Après quoi la petite écarte ses cheveux, les repousse en arrière, pour que ce soit le tour du front. Puis elle ferme les

yeux, puisqu'ils veulent à tout prix être de la partie, et c'est le tour d'une paupière, puis de l'autre. Ensuite chacun réclame un autre tour, et encore un autre... C'est le genre de jeu qui pourrait durer toujours; personne ne s'en lasse, ni les joues, ni le front, ni les yeux.

Entre deux baisers, la petite admire la photo; c'est un cadeau du ciel, inespéré. À peine imaginable... C'est un miracle. Elle le doit à la maîtresse: c'est elle qui a eu cette idée, extraordinaire, de demander aux enfants d'apporter à l'école une photo de leur mère. Et cette autre idée, extraordinaire aussi, d'écrire cette demande sur un papier, qu'elle a photocopié et distribué aux parents.

Sans ce papier, si bienvenu, la petite n'aurait peut-être jamais reçu cette photo; sa mère aurait sûrement cru à une ruse, à un de ces mensonges tellement bien arrangés qu'on peut les confondre avec la vérité. Or sa mère se méfie de ces mensonges-là: elle sait qu'il existe des enfants auxquels on ne peut pas faire confiance. Quand elle a lu le

papier de la maîtresse, elle a seulement demandé à quoi servirait la photo. C'était très ennuyeux de répondre à cette question-là, puisque la maîtresse avait exigé le secret à ce sujet : les mères ne devaient pas savoir quel cadeau les enfants allaient leur préparer. Mais c'était tout aussi ennuyeux de ne pas y répondre... Que dire quand on ne peut rien dire ? La petite a trouvé l'inspiration : « C'est pour fabriquer une surprise... Il ne faut pas dire les surprises. »

Il y a eu un silence.

C'était un silence très inquiétant : la petite ne se rappelait plus quelle opinion avait sa mère à propos des surprises. L'avait-elle jamais su... ? Plus le silence durait, plus l'inquiétude grandissait. Ça devenait de plus en plus probable, de plus en plus inévitable : sa mère avait sans doute une très mauvaise opinion des surprises.

Quand enfin elle a répondu, ce fut comme si le silence se taisait, après avoir eu la parole trop longtemps ; c'était une impression très surprenante.

– Je n'ai pas beaucoup de photos, tu sais...
Je vais regarder, viens.

Ce n'était pas un non, sonore et définitif, mais ce n'était pas un oui non plus... La petite a suivi sa mère, l'a regardée ouvrir un tiroir du buffet, en sortir des photos d'identité, les trier, les commenter : « Celle-là, non, je peux en avoir besoin... » Soudain :

– Celle-ci, oui, je ne m'en servirai plus.

Et cette parole, magique, qui est venue presque aussitôt :

– Je te la donne.

Je te la donne... Le geste a suivi la parole, la photo a changé de mains : cadeau. Un seul regard à la photographie a suffi : c'était un cadeau, splendide. Ce n'était pas le genre de cadeau que l'on regarde debout, en une seule fois, et en quelques secondes. Ce cadeau-là méritait une autre attention... et un lieu judicieux, pour mieux le contempler. La première marche de l'escalier semblait conçue pour cela. Alors pourquoi ne pas s'asseoir ?

Et pourquoi ne pas embrasser encore cette mère photographiée, si ravissante, si réjouissante... ?

Tout à coup... Ce bruit... Ces talons hauts, qui frappent le carreau, et qui se rapprochent...

La petite repose la photo sur ses genoux ; le modèle est dans les parages, les embrasades ne sont plus de mise.

– Tu es encore avec cette photo ? Elle ne te plaît pas, c'est ça ?

La petite proteste :

– Si ! Je l'aime !

Puis elle ajoute, impressionnée, intimidée :

– Tu es belle...

Sur le visage de sa mère, quelque chose se passe ; on la dirait plongée dans un autre monde, inaccessible. Elle est songeuse, déracinée de ce monde-ci, ailleurs... Sa voix non plus n'est plus la même, beaucoup moins ferme, beaucoup moins forte que d'ordinaire :

– J'étais... dit-elle. C'est du passé...

Et elle se tait ; elle se tait d'une drôle de façon, comme si elle voulait dire autre chose encore et que les mots lui manquaient pour dire cette chose-là.

La petite a cette impression, troublante, que la femme qui se tient devant elle, rêveuse, silencieuse, n'est pas seulement sa mère, mais quelqu'un d'autre aussi... C'est intrigant, et c'est plaisant ; les deux en même temps.

Brusquement, sa mère semble reprendre racine ; et sa voix résonne :

– Ne reste pas là, viens m'aider !

Le charme est rompu.

Reste le souvenir du charme. Cet instant, si mystérieux, n'est pas à oublier, il est précieux ; c'est le genre de souvenir qui vous tient compagnie, certains jours de votre vie...

La petite se lève, la photo à la main, et la question lui vient, si évidente soudain :

– C'était quand ?

– C'était quand, quoi ?

Il y a de l'agacement, dans cette voix-là. C'est difficile de répondre à une voix comme celle-là. Pour se donner du courage, la petite regarde la photo, le sourire réjouit de la femme sur la photo, ses yeux qui pétillent, cette lumière qui scintille...

– C’était quand, la photo ?

Sa mère lève les yeux au ciel, et la petite a le sentiment instinctif d’être très sotte, de ne poser que des questions idiotes. On ne sait si une question est idiote qu’une fois qu’on l’a posée. Avant, non, on ne peut pas le deviner. Un enfant prudent ne pose aucune question.

– Tu vas me ranger cette photo dans ton sac, je ne veux pas la voir traîner.

Aucun risque. Est-ce qu’on laisse traîner un trésor ?

Soudain, elle se rappelle l’existence de son petit frère : s’il aperçoit la photographie, il voudra la toucher. Hors de question ; il est capable de l’abîmer, de la froisser, de la déchirer... Vite ! Protéger la photo, la mettre à l’abri.

La petite entreprend la montée de l’escalier quand, sur la troisième marche précisément, la voix de sa mère l’interrompt :

– Si la maîtresse ne me reconnaît pas, tu lui diras que c’est normal : j’avais les cheveux longs, avant ta naissance, et beaucoup plus clairs.

La petite s'arrête, stupéfaite.

Les cheveux longs ? Elle regarde la photographie, et vérifie. Oui...

De si beaux cheveux... C'est tellement dommage de les avoir coupés.

Elle embrasse à nouveau la photographie ; est-ce qu'elle mérite une mère aussi magnifique ?

2. *L'orange*

La petite est debout sur la première marche de l'escalier. Elle ne veut pas s'asseoir, non, pas un jour comme aujourd'hui.

Elle veut être prête à réagir, dès que le moment sera venu; prête à aider sa mère, dans n'importe quelle tâche, même les moins plaisantes. Elle est prête à prendre le balai, et même la serpillière. Prête, s'il le faut, à ranger la chambre de son petit frère, qui met des jouets partout, du linge partout, et du papier partout : c'est le champion du découpage, s'il y avait des compétitions, il raflerait tous les prix. Et puis il a cette manie, exaspérante, de tout déranger au fur et à mesure que l'on met de l'ordre dans son bazar. Ce sera un travail très ingrat, mais elle le fera. Elle le fera pour sa mère, elle le fera avec joie; elle lui doit bien ça.

Elle ferme les yeux, pour sentir à nouveau ce sentiment, inouï, qui ce midi l'a envahie. C'est un sentiment si envoûtant, si enveloppant, qu'on y passerait sa vie.

C'est comme un débordement d'amour : vous en sentez tellement, à l'intérieur de vous, que vous êtes submergé, fasciné. C'est une ivresse.

La petite ouvre les yeux, regarde ses mains, avec reconnaissance ; presque avec tendresse.

Jusqu'à présent, c'était mortifiant d'avoir des mains comme celles-là, c'était une déception, chaque fois, de les voir accrochées au bout des bras, désolantes, affligeantes. Son père les qualifie de « potelées », mais ça n'a pas l'air d'être une qualité – ça ressemblerait plutôt à un défaut. Sa mère les critique de façon beaucoup plus franche : c'est le bout des doigts, le bout de chaque doigt, qu'elle blâme ; et qu'elle condamne : « Tu sais que c'est très laid d'avoir les ongles rongés ? »

Oui, la petite le sait ; d'ailleurs elle ne se torture jamais en société, mais dès que

personne ne la regarde, ces ongles-là sont comme aimantés, attirés vers la bouche, vers les dents ; vers leur malheur. Ils en ressortent massacrés, assassinés. Si bien qu'à la fin, ces mains-là font honte à voir, il convient de les cacher, le plus souvent possible.

Aujourd'hui, il en va tout autrement. Ses mains sont toujours les mêmes, mais le regard de la petite a changé. Elle embrasse ses mains ; sans elles... C'est grâce à elles...

La petite s'appuie contre le mur de l'escalier, et ferme à nouveau les yeux. Elle revoit tout, c'est fantastique...

Ce midi, quand elle se retrouve à table, à côté de sa mère, et face à son petit frère, rien, vraiment rien ne laisse présager un événement aussi exceptionnel.

La viande est un peu rouge à l'intérieur, et la seule façon d'en venir à bout sans avoir trop mal au cœur, c'est de la manger très vite, et surtout sans réfléchir. Ne pas penser, non, surtout pas, que ce rouge-là, qui suinte dans l'assiette, qui dégouline de la viande, c'est du sang ; le sang d'un animal que l'on